

Printemps 2009

Séville au temps de l'expansion atlantique

PAR CHRISTIAN LOUBET, PROFESSEUR EN HISTOIRE MODERNE (MENTALITÉS ET ART)



Séville, la place d'Amérique ■ A. Roche

1492 : l'aventure d'un Christophore

“C’est moi que Dieu a choisi comme messenger, me montrant de quel côté se trouvait la nouvelle terre dont le Seigneur avait parlé par la bouche de saint Jean dans l’Apocalypse (...) et il me montra ces régions”, écrivit Colomb dans son journal en 1500.

Certain d’avoir une vocation spécifique de “porte-Christ”, Cristoforo Colombo (Cristóbal Colón), cartographe et navigateur génois établi à Cordoue, finit par convaincre la reine Isabelle de Castille de subventionner son projet d’expédition risquée. Il avait acquis une expérience “tropicale” dans les plantations de son beau-père feudataire du roi du Portugal, à Madère.

Il essuya d’abord plusieurs refus. Fin 1491, grâce à l’intervention de ses amis franciscains du couvent de la Rábida, il fut de nouveau reçu par la reine de Castille au camp de Santa Fe (où il assista à la chute de Grenade). Alors qu’on l’avait encore renvoyé, le trésorier Santangel convainquit Isabelle de le rappeler et de s’engager sans risque. À l’issue de la *Reconquista* de la péninsule, les hidalgos exaltés par le succès, pourraient trouver au-delà des mers un nouveau terrain pour la Croisade. Colomb partageait leur idéal messianique (il entra dans le tiers-ordre franciscain en 1496).

Printemps 2009

La reine concéda le produit d'une taxe locale et donna une modeste caution (équivalent au coût de la moitié d'un des navires engagés). Elle négocia les Capitulations qui faisaient du navigateur inspiré, sans grand frais, un amiral et un vice-roi des terres "à découvrir" dont il aurait 10 % des bénéfices. Les frères Pinzón, armateurs de Palos, montèrent l'expédition avec des équipages locaux. Trois caravelles partirent le 3 août en utilisant la force de l'alizé et firent escale aux Canaries. Le 12 octobre, alors que les matelots étaient au bord de la mutinerie, Rodrigo de Triana aperçut enfin la côte de Guanahani (Bahamas). Ils abordèrent ensuite à Cuba puis Hispaniola (Saint-Domingue). En mars 1493, deux des trois navires revinrent à Séville en exhibant dix "Indiens" effarouchés. La Santa Maria ayant fait naufrage, les trente-huit marins restés sur l'île furent massacrés.

Colomb s'était trompé dans ses calculs et les archipels orientaux étaient beaucoup plus loin ; personne ne pouvait imaginer qu'au milieu de l'océan il y avait un autre continent. Après un voyage en 1498, Amerigo Vespucci, cartographe toscan avisé, comprit mieux la topographie et sut médiatiser son hypothèse. Le cosmographe Waldseemüller la confirma et proposa le nom d'Amérique en 1507. Entre-temps, Colomb avait réalisé quatre expéditions avec diverses vicissitudes : accusé de malversations et d'abus de pouvoir, il fut jugé et ramené à Séville dans les fers en 1500 avant de repartir, réhabilité, chercher un passage sur l'isthme (1502-1504). Il mourut en 1506, sans comprendre qu'il avait découvert un nouveau continent.

Dans les Caraïbes, on organisa un système d'exploitation intensif des indigènes tributaires (*repartimiento*) qui rapporta d'abord peu. Mais la conquête du Mexique (1520-1535) avec ses mines d'argent, puis celle du Pérou avec les immenses gisements métallifères du Potosi (1540-1580) devaient alimenter un circuit régulier, la *Carrera de las Indias*. Deux fois par an, les flottes allaient chercher le produit du travail forcé des Indiens. Elles rapportaient à Séville les épices, cuirs et surtout métaux précieux qui allaient irriguer par la suite toute l'économie occidentale. La démographie des indigènes convertis s'effondra sous l'impact du choc microbien et du travail forcé. La prospérité de l'empire des Habsbourgs – sur lequel le soleil ne se couchait jamais – dépassait tout ce qu'on avait connu jusque-là. Séville, avec ses avant-ports de Cadix à Palos, devenait la tête de pont d'un système complexe où s'organisait la première "économie-monde".



Rodrigo de Triana ■ E. Carrasco



Dans les rues de Cuba ■ N. Rocca

1600 : au cœur du trafic atlantique

Vers 1600, l'exploitation du Nouveau Monde fait de Séville la plus peuplée et la plus moderne cité de la péninsule. Reconquise au milieu du XIII^e siècle, la ville avait été embellie par les premiers souverains castillans sans rupture avec l'urbanisme et l'architecture mauresque (style mudéjar). La Giralda, minaret de la Grande Mosquée devenue le clocher d'une immense cathédrale, exposait le meilleur d'une création gothique puis baroque.

Tout autour, des dizaines d'églises, de couvents et de chapelles parsemaient le parcours à travers les ruelles ombragées et fleuries, entre des maisons blanchies à la chaux refermées sur leurs luxuriants patios. La haute société investit au ^{xvii}^e siècle le barrio de Santa Cruz correspondant aux anciennes médrinas et juderías.

Près de la cathédrale, l'Alcazar n'abritait plus qu'à de rares occasions la famille royale résidant à Madrid ou Valladolid. Entre de

vastes jardins bruissants de fontaines, les bâtiments mudéjars finement ouvragés constituaient une ville dans la ville. Les fonctionnaires devaient gérer le commerce atlantique depuis la Casa de Contratación (1502), installée dans l'une des ailes : organisation des flottes, formation des marins, administration judiciaire des contentieux et perception de l'impôt royal sur les productions (en particulier minières). Dans la tour de l'Or, jadis dressée par les Almohades sur la rive gauche du Guadalquivir, là où l'ancien rempart rejoignait le fleuve, on entreposait à l'arrivée les trésors venus des Indes.



La cathédrale de Séville ■ A. Roche

Miguel Mañara, le Don Juan repenti de Séville

Tirso de Molina invente en 1630 le personnage de Don Juan "*burlador de Sevilla*" : un libertin sans scrupule, avide de domination, qui séduit et trompe sans connaître aucune limite. Il sera puni de sa transgression par la foudre divine. Inscrit dans le contexte de la société sévillane du Siècle d'or, cette figure deviendra un mythe occidental au fil de multiples versions (de Molière en 1665 à Mozart en 1787) qui mettent toutes en jeu un cynique transgressif châtié pour son impudence. Prosper Mérimée, dans *Les Âmes du Purgatoire* imagine un personnage brusquement converti et inspiré par la vie de Miguel Mañara. Mais c'est Oscar Milosz, en 1912, qui présente Mañara comme un affamé d'absolu, incarnant une certaine forme de donjuanisme dans la radicalité de son comportement d'abord frivole puis ascétique.

Don Miguel Mañara y Vicentelo de Leca naquit à Séville le 3 mars 1627, dans une famille aristocrate d'origine italienne enrichie par le commerce. Il mena d'abord une vie mondaine et occupa d'importantes fonctions dans la cité après son mariage en 1648. Bouleversé par la mort prématurée de son épouse Jeronima en 1661, il changea radicalement de vie. Convaincu d'avoir été un grand pécheur, il décida de consacrer sa fortune à l'assistance des plus démunis. À trente-quatre ans, il se voua à une vie spirituelle intense dans le cadre de la confrérie de la Charité qui le reçut d'abord avec réticence. En 1663, il fut élu frère supérieur. Il finança la construction d'un hospice (1664) qui devint ensuite un hôpital (1672), hospital de la Caridad. Il reformula le règlement de la confrérie soumise désormais à de nouveaux impératifs. Dans la lignée des grands mystiques, il écrivit son *Discours de la vérité* où il affirme la nécessité du détachement des biens matériels ainsi que de la gloire mondaine et souligne que le chrétien, pour son salut, doit pratiquer la charité de façon concrète. En 1674, il abandonna sa résidence de la rue de Levies pour aller vivre près de l'hôpital puis à l'intérieur de celui-ci où il fit aménager quelques chambres. Il mourut le 9 mai 1679, dans l'austérité et le dépouillement. Il avait demandé à être enterré sur le seuil de l'église et qu'on inscrivit sur la dalle que là gisait "le pire homme qui fut jamais".

Valdés Leal fit le portrait du *Prieur Miguel lisant la Règle* (1682). Il avait d'abord répondu à sa commande par les deux macabres tableaux de Vanité qu'on peut toujours admirer dans la chapelle de la l'hôpital, monument caractéristiques du baroque sévillan.

Printemps 2009



Cour dans l'hôpital de la Charité ■ E. Carrasco

Bien d'autres monuments expriment plus tard l'activité nouvelle, comme la superbe Loge des marchands (casa Lonja). *La Carrera de las Indias* se concrétise par un système de convoi biannuel. En mai-juin la flotte de Nouvelle Espagne part vers Vera Cruz au Mexique (où sont reçues, via Acapulco, les productions asiatiques venues de Manille). En septembre le convoi s'achemine de Terre-Ferme vers Panama, où sont stockés les produits du Pérou et transportés à travers l'isthme. L'Espagne envoie les textiles, l'huile ou le vin.

Elle y exporte du mercure d'Almaden (venu de la sierra Morena), indispensable pour purifier sur place le minerai d'argent par amalgame. Le marché américain importe également toute une production européenne : draps de Normandie, étoffes de luxe

d'Italie, bois et poisson séché d'Allemagne ou de Hollande. Les Espagnols, qui ont décrété le monopole à leur profit, ont bien du mal à contrôler ces flottilles de centaines de voiliers qui viennent décharger en permanence sur toute la longueur de l'estuaire, depuis les avant-ports.

Les marchandises s'entassent dans un vaste entrepôt en plein air. Entre le fleuve et les fortifications, la place de grève, l'Arenal, est une foire permanente animée et interlope. Les écrivains (Alemán, Cervantès, Lope de Vega) y situent de nombreuses séquences de vie picaresque. Elle communique avec le quartier populaire de Triana sur l'autre rive.

Avant un convoi, les marchandises ainsi que les vivres nécessaires à une traversée (viande et poisson séché, biscuits, huile, vin et munitions) provenant de nombreuses chaloupes et felouques sont embarquées sur les galères et les galions. Les facteurs des marchands et les capitaines des bateaux établissent les registres soumis au contrôle de la Casa tandis que les commissaires de l'Inquisition vérifient qu'il n'y a pas de livre ou d'objet condamné par le Saint-Office.

Le jour du départ est une fête bariolée pour toute la ville. Le voyage sous les alizés dure jusqu'à 90 jours, avec une escale aux Canaries. Il est semé d'embûches. Le convoi est flanqué d'une escadrille de vaisseaux de guerre prêts à résister aux corsaires. Une taxe spéciale est prélevée pour couvrir les frais de défense et d'assurance, qui s'accroissent sans cesse (*abaria*).

L'inquiétude des investisseurs grandit à l'approche des retours, un an plus tard, via les Açores (au printemps puis en été). La perte d'un bateau peut causer la ruine d'un groupe d'armateurs et d'assureurs. Un avis, détaché, annonce l'arrivée du convoi avec deux ou trois semaines d'avance et l'anxiété atteint alors son maximum.

On organise des rituels de prière dans les églises. On craint la razzia des corsaires, très actifs à proximité des côtes. Au dernier moment, il faut encore que les pilotes arrivent à franchir sans encombre la barre et il est rare qu'il n'y ait pas quelques navires accidentés.



Le quartier de la Judería ■ A. Roche

Les images des peintres andalous

En Espagne, dans le domaine plastique, la statuaire polychrome religieuse et naturaliste destinée aux retables ou aux *pasos* des processions resta longtemps l'art majeur. En peinture, l'italianisme s'impose au ^{xvi}^e siècle dans toute la péninsule selon le modèle vénitien (Greco, Morales). Après 1600, une forte influence caravagesque arrive par le Royaume de Naples hispanisé (Ribera). Dans l'Andalousie enrichie par les trésors venus d'Amérique, d'excellents peintres sévillans réalisent alors une carrière qui s'achève parfois à Madrid. C'est le cas de Velázquez, originaire de Triana, formé chez le caravagesque Pacheco, devenu peintre du roi Philippe IV, à vingt-quatre ans sur l'intervention du ministre andalou Olivares. Sur place, la commande cléricale (église, couvents), relayée par les confréries, entretient un fort courant thématique, la censure inquisitoriale limitant les sujets laïques. Les plus grands peintres du moment s'expriment pourtant de façons très diverses.

Herrera le Vieux (1585-1657), proche de Pacheco, brosse des compositions rigoureuses, sévères et nuancées dans une riche matière chromatique. Son fils évoluera vers un baroque grandiloquent. Bartolomé-Esteban Murillo (1618-1682) développe une imagerie sentimentale et picaresque empreinte de merveilleux, dans des compositions savantes aux éclairages soignés et aux nuances "vaporeuses". Il enrichit le "ténébrisme" hérité de Ribera d'un chromatisme rutilant. À Séville, il fonda en 1660 une importante académie avec le jeune Herrera et Valdés Leal.

Francisco de Zurbarán (1598-1664) travaille surtout pour les congrégations d'Andalousie avant d'être reconnu à Madrid (1634). Il sculpte dans la lumière les objets et les corps de ses personnages distancés sur un fond neutre, en accordant le plus grand soin à la précision de la forme et de la couleur. La leçon est du même ordre que celle des mystiques : le renoncement, le dépouillement, la perte de soi en Dieu. Elle est montrée avec le maximum d'effets picturaux et le minimum d'effets littéraires. L'intensité de la souffrance se concentre dans la grimace de Saint Sérapion mais on ne voit pas ses entrailles arrachées (1628). Saint François, le visage caché sous son capuchon, s'enfonce dans la "nuit obscure" en contemplant un crâne.

On peut trouver dans ces personnages l'une des expressions les plus authentiques de l'intransigeance spirituelle qui a nourri les variations autour du mythe de Don Juan (la quête de l'absolu par le défi, la séduction ou l'ascétisme orgueilleux). Quand Saint Pierre Nolasque reçoit modestement l'éblouissante apparition de son saint patron crucifié à l'envers, c'est le schéma inversé (positif) de l'irruption de la statue du Commandeur. Le défi sanctionné de Don Juan s'est inversé en ascétisme récompensé. Les jeunes héroïnes chrétiennes que Zurbarán met en scène, vers 1635, toisent le spectateur en arborant fièrement l'objet-fétiche dont le sacrifice a permis l'accès à l'Absolu (les yeux de sainte Agathe ou les seins de sainte Lucie ; ailleurs les roses de Casilda ou le dragon tenu au pied par Catherine). Tous leurs atours déployés confortent la figuration iconique du désir, mais pour mieux suggérer le dépassement de la sensualité dans un processus de sublimation. Par cette conquête symbolique, Don Juan accomplirait sa vocation profonde comme Miguel Mañara, l'un des modèles du mythe, converti à un ascétisme rigoureux.

C'est sur les indications de ce dernier, devenu après sa conversion prieur de l'hôpital de la Charité à Séville, que Juan de Valdés Leal (1622-1690) exécuta deux superbes compositions baroques (vers 1670). Le premier tableau montre le surgissement de la mort "en un clin d'œil" (*In ictu oculi*). Autour du squelette, les insignes inutiles du pouvoir, de la gloire et de la richesse. Dans la deuxième image (*Finis gloriae mundi*), la main du divin juge soutient une balance où les signes des péchés et des vertus s'équilibrent (*ni más, ni meno*) tandis que pourrissent à l'avant-plan les cadavres d'un évêque et d'un chevalier (de l'ordre de Calatrava, comme le commanditaire). La figuration macabre s'exprime à travers un graphisme minutieux (à la flamande) dans une ambiance "ténébriste" qui accroît la densité fantasmagorique. C'est l'une des meilleures représentations de la "Mort baroque" (voir les études des historiens Michel Vovelle et Philippe Ariès), solennelle et théâtrale, l'angoisse exorcisée dans le spectacle.



Don Miguel de Mañara ■ E. Carrasco

Dans une atmosphère de liesse, on procède, après les formalités d'enregistrement, au transfert à la douane des marchandises telles que cuirs, peaux, cochenille, cacao, sucre. Des charrettes à quatre bœufs viennent chercher les métaux dans les galions. En 1595, les chroniqueurs évoquent un produit exceptionnel, débarqué par près d'un millier de chars (or, argent, perles). Les métaux passent par l'hôtel de la Monnaie où ils sont transformés en espèces : le roi s'en réserve 20 % (le quint) et demande en plus une taxe de monnayage. Certaines mauvaises années, il peut en confisquer tout ou une partie (remboursant les particuliers en monnaie de cuivre ou en titres de rente). Un "bon convoi" relance toute l'activité locale. Le commerce suscite une transformation sur place des produits tropicaux (cuir, sucre, cochenille, perles, métaux) avant l'exportation vers la péninsule ou l'Europe. Là aussi, on rassemble et on élabore ce qui est destiné à l'Amérique.

Dans une monarchie farouchement intégriste qui a expulsé les juifs en 1492 et les morisques en 1609, toute exploitation commerciale est exclusivement réservée aux Castillans, mais une licence peut être accordée aux autres sujets du souverain espagnol. Parmi les nombreux étrangers, les Français ont des positions modestes de boutiquiers ou d'artisans, mais certains se font passer pour Flamands ou Franc-Comtois. Les Génois contrôlent l'essentiel des tractations financières de la monarchie espagnole dont ils sont, par contrat, les prêteurs et les banquiers.



Exemple de style mudéjar ■. Delage

Très présents à Séville, ils se sont souvent unis à des familles locales et naturalisés. Beaucoup d'autres ont des intermédiaires locaux, des "facteurs" ou simplement des "prête-noms". Les étrangers ne peuvent pas exporter d'argent : il leur faut trouver des stratagèmes pour bénéficier de leur gain. Ainsi au large de Cadix, avant l'arrivée, s'organise une contrebande : des capitaines espagnols livrent aux Anglais ou aux Hollandais la part qui revient à certains marchands.

Métropole éphémère du monde occidental

Le centre de la vieille ville est le foyer d'une vie sociale exubérante : autour de la cour des Orangers de l'Alcazar, on discute des tractations, des cours et des prêts, tandis qu'on y quête la moindre information sur les flottes. La cour et ses marches (*gradas*) ne suffisant pas et la cathédrale étant elle-même investie, on fit construire la Loge des marchands (ouverte en 1598).

Le centre de la vieille ville, l'Alcaicería, est constitué d'une succession de boutiques d'argentiers, de bijoutiers, de marchands de soie ou de toile. Les articles courants se vendent rue de Castro où se pressent menuisiers, forgerons, armuriers ; tandis que la rue des Francs est spécialisée dans la mode et le luxe. Partout grouillent porte-faix, vendeurs de rue, vagabonds et mendiants : les *pícaros*.

Tandis que Madrid atteint 100 000 habitants, Séville double entre 1550 et 1600 et sa population dépasse 150 000 résidents. La société est très mobile avec des fortunes rapides et des spéculations, des délits et des chutes. Les Grands possèdent d'importants domaines en Andalousie, qui leur permettent d'entretenir de somptueux palais dans la capitale régionale (comme la casa de Pilatos des Medinaceli). La petite noblesse "hidalga" est rare. La bourgeoisie d'affaire, beaucoup plus présente ici que dans le reste de la péninsule, est irrésistiblement attirée vers la condition nobiliaire qu'elle obtient en achetant titres ou charges administratives.

Suite aux longs conflits de la *Reconquista*, la pratique de l'esclavage des infidèles capturés est ici tolérée depuis des siècles. De l'autre côté de la Méditerranée, il y a des captifs chrétiens qu'il faut racheter à prix d'or, ce à quoi s'emploient certains religieux comme les mercédaires (illustrés par Zurbarán). Les étrangers sont très surpris par le nombre de Maures et de Noirs dans la ville. Seuls les Portugais (intégrés dans la monarchie ibérique entre 1580 et 1640) ont l'autorisation de pratiquer la traite des Noirs d'Afrique : au passage, certains sont vendus à Lisbonne ou à Séville.

Chaque famille aisée en possède pour le service domestique ou pour les faire travailler comme ouvrier ou artisan. Certains propriétaires modestes vivent même de leur activité mercenaire. Souvent convertis, ils ne sont pas pour autant affranchis ! Refoulés des organismes traditionnels, ils s'organiseront même en confrérie spécifique (*cofradía de los Negritos*).

À Séville se forge une mentalité "américaine" qui tranche avec le reste de l'Espagne. La spéculation entraîne d'une part une augmentation du coût de la vie et d'autre part une alternance très forte des fortunes et des faillites. Les historiens (Hamilton puis Chaunu) ont démontré que la forte hausse des prix qui surprit le siècle a commencé et s'est surtout développée ici avant le reste du continent, en relation directe avec l'afflux des métaux américains. L'argent coule à flot et même les *pícaros* en recueillent des miettes.



Jardin sévillan ■ J. Vaillier

Mais l'investissement dans la *Carrera* est risqué. À intervalles réguliers, baisse de production, succès des corsaires étrangers et interruption de trafic génèrent une cascade de faillites. Parfois l'État fait banqueroute (à quatre reprises entre 1550 et 1620) et négocie un délai ou une cessation de paiements avec ses grands banquiers génois, ce qui déclenche des effets collatéraux dans tout le système. Mais quand l'activité repart, le profit est accru et peut permettre jusqu'au doublement de la mise. La richesse culmine vers 1580 et la crise s'amorce dès 1630, avant le déclin définitif à l'avènement des Bourbons vers 1700. Il faudra alors ouvrir le monopole aux Anglais.

Les nouveaux riches exhibent une élégance ostentatoire. Dans les beaux quartiers, les belles dames sont au balcon de vastes demeures ouvertes sur la rue. Les Sévillanes sont célèbres pour leur élégance désinvolte.

De nombreuses fêtes religieuses et profanes rassemblent tout le monde dans un sentiment de puissance et de richesse partagé. Elles culminent pendant la semaine sainte. Une cinquantaine de confréries des paroisses ou des métiers rivalisent de luxe dans les processions au fil des rues tapissées et illuminées, arborant les statues richement vêtues de la Madone ou des saints patrons. Richesse et piété se conjuguent dans un mécénat efficace qui a fait le succès des ateliers locaux d'où sortirent les plus grands peintres espagnols : Vélazquez, Murillo, Zurbarán. Mais il y a trop de tentations dans cette ville riche. Sainte Thérèse, venue pour fonder un couvent carmélite, remarque que "les injustices que l'on commet dans cette région sont chose singulière de même que le manque de vérité et la duplicité".

Le conseil municipal, qui fixe le prix des denrées, est fréquemment accusé de favoriser la spéculation, enrichissant des intermédiaires. Les délégués du peuple (*jurados*) multiplient les doléances. Ils déplorent aussi la saleté et le manque d'hygiène des rues, propice à la propagation d'épidémies.

Selon de nombreux textes, police et justice sont corruptibles : seuls les modestes sont condamnés aux galères ou à la pendaison. Dans cet eldorado interlope pullulent les profiteurs, du mendiant au spadassin en passant par toutes sortes de voleurs. De part et d'autre de la cathédrale, dans les cours des Ormes et des Orangers, les malfaiteurs trouvent asile en profitant du privilège ecclésiastique. On y voit même des tavernes avec des filles et des tables de jeu ! L'espace le plus "hors la loi" est l'abattoir (évoqué par Cervantès dans le *Colloque des chiens*). La vaste prison royale de la rue Sierpes est fréquentée par une foule qui entre et sort à tout moment.

La plupart des 2 000 détenus sont des bandits. On y pratique des rites d'initiation violents pour sceller une communauté de délinquants solidaires. Le chroniqueur Morgado en témoigne dans son *Histoire de Séville* dès 1587, ce que confirme Cervantès – qui y fit deux courts séjours en 1599 et 1602 pour délit mineur. C'est l'Espagne entière (et même, au-delà, toute l'Europe) qui est suspendue aux arrivées des convois de la *Carrera*. Chaque année à l'affût, les rois demandent les prières des religieux. En 1643, au



La tour de l'Or ■ O. T. Espagne

moment de la défaite de Rocroi, Philippe IV, aux abois, sollicite son amie, sœur María de Agréda.

En 1648, les traités de Westphalie scellent l'échec des Habsbourg. La décadence s'amorce dès 1650, après l'année de la grande peste qui anéantit la moitié de la population de Séville. La production des métaux s'est déjà ralentie. Le trésor a été dilapidé en vain : faute d'avoir investi dans le développement industriel, l'État a raté la révolution capitaliste.

La diminution des ressources engagées dans la politique impérialiste entraîne un inexorable déclin politique de l'Espagne. Un esprit féodal et religieux s'est maintenu et l'idéal resté chevaleresque ne permet pas la juste conception de la modernité. Les plus lucides dénoncent une distorsion, comme Velázquez ou Cervantès. Dans cette "*république d'hommes enchantés*" (Cellorigo), la "*vie est un songe*" (Calderón).

Les grands poètes canalisent leur talent dans un lyrisme mystique. Sur les places, propices au spectacle baroque, la scénographie régulière des *autos sacramentales* et la solennité exceptionnelle des *autos da fé* de l'Inquisition (huit à Séville sous Philippe IV en trente-cinq ans) illustrent toujours les nombreuses fêtes rituelles. Mais le public exalté paraît de plus en plus déconnecté d'une réalité qui s'assombrit au fil du siècle.

L'Espagne a réalisé la première mondialisation autour de Séville. Avec talent et panache, les conquistadors ont fait de l'expansion outre-mer une "croisade quichottesque". Ils ont seulement tiré les marrons du feu pour permettre l'expansion de la bourgeoisie du nord de l'Europe. Puis Séville est (re)devenue la capitale régionale d'une Andalousie pittoresque et somnolente.